

# LE PRÉCURSEUR,

Journal constitutionnel de Lyon et du Midi.



Le Précurseur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris. PRIX : 16 francs pour 3 mois ; 32 francs pour 6 mois ; 64 francs pour l'année. Hors du département du Rhône, 1 franc de plus par trimestre.

ON S'ABONNE : Lyon, rue Neuve-de-la-Préfecture, n° 4, au 2<sup>e</sup>. Librairie-Corresp. de P. Justin, rue Montmartre, n° 18. chez MM. Lepelletier et Comp<sup>g</sup>, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 5.

Lyon, 20 novembre.

On lit dans le Journal de Paris la note suivante :

Les journaux s'occupent beaucoup ce matin de la nouvelle donnée hier par le Journal des Débats du prétendu départ de quatre bricks de guerre pour débloquer le port de St-Sébastien. Voici la vérité sur cette nouvelle, qui est bien loin d'avoir l'importance qu'on lui prête. Quelques trincadours étant sortis de Bilbao pour croiser le long des côtes septentrionales de l'Espagne, et couper les communications entre ces côtes et celles de France, le gouvernement français a envoyé sur-le-champ quelques bâtiments légers pour protéger au besoin le commerce de cabotage et pour assurer la liberté des communications.

Cette note confirme littéralement tout ce que nous avons supposé hier sur le caractère de la nouvelle rapportée par le Journal des Débats. Il paraît que la diplomatie étrangère s'est trouvée offensée de cette quasi intervention dans les affaires d'Espagne. Elle s'en est expliquée, et certes elle en a eu le temps pendant les deux jours qu'on a mis entre la nouvelle et le démenti. Aujourd'hui, nous n'allons plus débloquer St-Sébastien, mais protéger le commerce français contre les corsaires carlistes; ce ne sont plus quatre bricks que le Journal de Paris appelle plaisamment de prétendus bricks, mais quelques bâtiments de guerre légers (voyez la distinction!) qu'on envoie faire cette croisière de surveillance.

Le Corsaire, qui n'est pas carliste ni christinien, résume très-spirituellement la politique dynastique à l'égard de l'Espagne par les lignes suivantes :

Un ministre rencontra hier un de ses collègues : Vous n'êtes pas venu hier au conseil. — Non, j'étais malade; mais que me direz-vous de nouveau? — Nous intervenons en Espagne. — Bah!... et en faveur de qui? — C'est ce que nous saurons plus tard; nous avons une lettre avec le triple cachet des puissances du nord, mais que nous ne devons ouvrir que quand nos troupes seront sur le territoire espagnol.

C'est là en effet un piquant résumé de la politique extérieure du 7 août. L'article du Journal des Débats qui prouvait que l'intervention française doit avoir pour but d'empêcher toute révolution en Espagne, soit légitime, soit constitutionnelle, n'est pas autre chose qu'une paraphrase entortillée de cette courte épigramme.

Le Journal du Commerce de Lyon (qui ne s'occupe pas de politique, ainsi qu'il nous le déclarait l'autre jour), consacra ce matin un long article à réfuter les vues du Précurseur sur les élections des conseils-généraux. Le Journal du Commerce devrait bien se dispenser de ses longues formules d'indépendance et accepter franchement son rôle. Outre ses déclamations renouvelées tous les jours et sur tous ses sujets, sont de mauvais goût et tout-à-fait inutiles, il est stupide pour les gens qui ont à faire à lui en public de lui déclarer chaque fois qu'en lui répondant on ne s'adresse nullement à une certaine personne morale qui a nom Journal du Commerce, mais à l'administration elle-même, c'est-à-dire à M. le préfet et aux gens qui sont au dessus et au dessous de lui. Le Journal du Commerce devrait sentir, sans forcer ses adversaires à le lui dire impoliment, que ce n'est qu'en cette qualité semi-officielle qu'il peut désormais mériter d'être l'objet d'une attention quelconque. Ceci étant bien entendu, nous allons répondre en peu de mots au Journal du Commerce, c'est-à-dire à M. le préfet.

Le Journal du Commerce prétend que nous avons grand

tort de détourner les citoyens de se rendre aux collèges électoraux. Le Journal du Commerce remarquera que nous ne détournons personne. Nous n'avons pas dit, et n'avons pu dire à qui que ce soit allez ou n'allez pas voter. Nous avons seulement constaté un fait : c'est que personne ne s'occupe de l'élection; et ce fait étant positif, nous avons cherché quelles en peuvent être les causes : voilà tout. Le Journal du Commerce, pour nous réfuter, n'avait donc pas autre chose à faire qu'à nous prouver que les élections départementales causent un grand émoi dans la population. Mais le Journal du Commerce, sans que nous l'en ayons prié, avoue longuement le contraire, et se montre scandalisé du profond dégoût que les citoyens affichent pour la comédie du gouvernement représentatif qui se joue au milieu de nous. Ce mépris pour la fiction constitutionnelle que notre confrère de la préfecture n'explique pas et que nous avons cherché à expliquer, est le seul point en discussion.

Le Journal du Commerce assure que nous avons un projet très-savamment combiné quand nous engageons les électeurs à s'abstenir de paraître au collège : c'est, dit-il, de prévenir la nomination d'hommes qui, quoique dévoués à la monarchie, sont cependant assez hostiles au système ministériel pour s'interposer utilement entre la nation et le pouvoir et sauver le trône de fautes, et d'une catastrophe finale qui ne peut arriver qu'à notre profit. Nous reconnaissons bien là les opinions de M. Gasparin, homme éclairé, quoique préfet, et qui ne peut manquer de blâmer intérieurement beaucoup d'actes commis par le gouvernement dyhastique. Mais ce raisonnement nous semble d'autant plus pauvre sous sa plume, qu'il ne peut ignorer, moins que personne à Lyon l'entière identité du système ministériel et du système dynastique. Le Journal du Commerce, c'est-à-dire M. Gasparin, sait très-bien qu'il n'y a pas dans toute la machine officielle du gouvernement une seule pensée qui puisse prévaloir contre celle de Louis-Philippe. Nous avons vu depuis trois ans comment toutes les volontés qui ont essayé de lutter constitutionnellement contre la sienne, ont été écartées, à commencer par M. de Lafayette et à finir par les députés destitués pour leur vote non silencieux. Il est donc bien inutile de chercher à établir deux systèmes là où il ne peut y en avoir qu'un. On n'est royaliste et constitutionnel qu'à la condition d'être philippiste, et d'approuver d'avance tout ce qui sera fait d'après les volontés immuables de sa majesté, soit contre la presse, soit contre le jury, soit contre la garde nationale, soit contre l'indépendance de vote parlementaire, comme à sanctionner dans le passé tout ce qui s'est fait à la honte du principe révolutionnaire depuis le renvoi de Lafayette, jusqu'à l'état de siège et à la censure renouvelée pour le National. Tout le reste ne serait que de la niaiserie et de l'hypocrisie.

Il y a d'ailleurs impossibilité de fait à former l'administration départementale des hommes mêlés dont parle le Journal du Commerce. Nous défions cette feuille de désigner à Lyon des hommes au nom desquels s'attache une notoriété de lumières et d'indépendance libérales, et qui ne repoussent pas le régime actuel, dynastie et ministère sans distinction, en un mot, qui ne soient pas hautement républicains. Lyon sait ce qu'il devrait attendre de gens qui se revêtiraient, pour obtenir ses suffrages, d'une certaine indépendance monarchique.

Lyon se souvient que M. Fulehiron s'est présenté aux électeurs comme un candidat ardent de l'opposition, et que M. Prunelle partit pour la dernière session tout plein des plus furieuses résolutions contre le ministère doctrinaire, à ce que disaient ses amis. Ces deux mystifications suffisent, et il n'est pas besoin de s'en préparer d'autres.

Le Journal du Commerce suppose que nous ne demandons pas mieux que de voir la royauté livrée au zèle exclusif de ses amis euragés afin qu'elle arrive plutôt au jour où le peuple se décidera à ne la plus tolérer. Là dessus le Journal du Commerce nous blâme fort de placer nos espérances dans l'insurrection.

Le Journal du Commerce permettra que nous ne prenions conseil sur ce point ni de lui ni de ses patrons. Ses patrons touchent de trop près au parquet pour que toute incitation à une discussion sur ce sujet fût autre chose de sa part qu'une chasse-trappe de police. Nous le prions donc de souffrir que nous ne mettions pas le pied dans son piège. Nous nous contenterons de lui dire que quoique fort jeunes, nous sommes assez vieux pour avoir été déjà traités de têtes chaudes et de brouillons pour avoir placé nos espérances dans l'insurrection et précisément sous le ministère Polignac par les hommes prudents qui alors aussi voulaient le trône et l'opposition, qui plus tard ont accepté l'insurrection toute faite, et l'ont exploitée et l'exploitent comme nous voyons.

On lit dans le Courrier Français :

Le Bulletin du soir s'est contenté hier d'annoncer que le nommé Gilliard, condamné à dix ans de travaux forcés et à l'exposition, comme complice du vol commis chez Mad. Dupuytren, venait de recevoir sa grâce. Le principal coupable, Lemoine, convaincu d'assassinat sur la femme-de-chambre de Mad. Dupuytren, a subi la peine capitale. Quelques paroles de Lemoine avant son exécution, des circonstances qui se sont révélées depuis l'arrêt de la cour, ont fait naître des doutes sur la culpabilité de Gilliard. M. le procureur-général et le magistrat qui présidait les assises se sont livrés à des investigations qui ont fait apparaître la vérité dans tout son jour. C'est d'après cette apparition de la vérité que Gilliard a été gracié et a obtenu une gratification de 300 fr.

Il nous semble qu'il n'est point permis au gouvernement de se renfermer dans un pareil laconisme sur un fait qui intéresse à un si haut degré la société. Un verdict du jury annullé par l'apparition tardive de la vérité, un condamné reconnu innocent, c'est là un des événements les plus graves qui puissent arriver. Ce n'est point assez de signaler et de réparer une erreur de la justice humaine; il faut encore rendre publiques toutes les circonstances qui ont amené cette erreur, celles qui l'ont fait découvrir; car il résultera peut-être de ce rapprochement des enseignements propres à prévenir le retour d'une erreur semblable.

C'est beaucoup que M. le procureur-général et M. le président des assises aient acquis la conviction de l'innocence de Gilliard, mais il faut que les éléments de cette conviction soient mis sous les yeux du public; c'est à la fois une réparation due à Gilliard et une instruction due à la société. Dans un moment où les organes du pouvoir s'élèvent contre de prétendues imperfections du jury, où la majorité de huit contre quatre exigée pour la condamnation est présentée comme un moyen de rendre toute répression impossible, il peut être utile de montrer que cette plus grande garantie offerte à l'évidence n'empêche pourtant pas le jury de trouver un coupable là où il n'y a qu'un innocent; on appréciera alors la sollicitude de ces magistrats qui veulent que la loi rende les condamnations plus faciles, et par conséquent les erreurs plus fréquentes. On pourrait savoir aussi si ce n'est pas la discussion des jurés dans la salle des délibérations qui a fait faire la part des deux accusés, qui, établissant pour le second une culpabilité moindre, a fait encore admettre en sa faveur des circonstances atténuantes; on verra si les jurés, sortant des débats sous des impressions que

LYON VU DE FOURVIÈRES. M. Boitel poursuit avec activité l'exécution de ce monument élevé aux lettres départementales. Il vient de publier à la fois la troisième et la quatrième livraisons qui ne présentent pas moins d'intérêt que les précédentes. On comprend qu'une analyse de chacun de ces morceaux légers serait une chose fatigante pour nous et ennuyeuse pour le lecteur; nous allons seulement extraire quelques lignes d'un article piquant de M. de Servière, intitulé : la Poste Restante. Nous recommandons ce fragment à l'attention de nos jeunes amis du parquet de Lyon :

« Il n'y avait, dans l'étroite enceinte, qu'un adjudant de dragons et quelques vaguemestres, occupés à retirer la correspondance de leurs régimens; je ne comptais guère rencontrer d'autre sujet de remarque que la petite dame et son blondin, et j'allais sortir du coin que j'avais adopté, quand la porte s'ouvrait avec fracas, me fit voir, sous un uniforme d'officier supérieur de cavalerie légère; un de mes anciens amis, le beau Léon d'I. Je l'avais connu en 1818 brigadier aux gardes de monsieur; c'était alors un beau brun, d'une taille élancée, et dont le succès auprès du sexe étaient aussi connus que sa bravoure, et la mince dose d'esprit dont la nature l'a doué. — C'est une chose étonnante, me dis-je à part moi; Léon est pourtant mon aîné, et sa taille est toujours aussi svelte, sa chevelure aussi noire que quand nous passions nos soirées ensemble chez la belle et spirituelle comtesse d'O\* ! — Il ne m'avait pas reconnu, ou plutôt il ne pouvait guère se douter que cet homme habillé à la mode d'il y a deux ans, dont les manières et la tournure accusent au moins la cinquantaine, fût son ancien camarade, et jadis son concurrent dans la carrière où il paraît qu'il fait encore une ample moisson. — Pauvre vieux ! j'oubliais les cosmétiques du docteur Mettemberg et les corsets de Walker. — Joignez à cela que Léon ne confierait la confection d'un uniforme à nul autre qu'à Laffitte, et celle d'un habit bourgeois qu'à Staub. Il déclina son prénom, recut une lettre dont le suave parfum se répandit jusqu'à moi, et la mit en sifflant dans la basque de son habit de petite tenue, non sans y avoir jeté un coup-d'œil où se peignait merveilleusement la sécheresse de son âme et le triomphe de son amour-propre

» Encore deux individus qui s'abusent, me dis-je en le regardant partir. Ou peut-être quelque âme jeune et candide vient-elle se briser contre cet homme desséché, dont l'unique étude est d'entasser conquêtes sur conquêtes, s'occupant avant de satisfaire son orgueil, sans songer au mal qu'il fait, aux tortures qu'il inflige à ces êtres charmans qui nous aiment d'autant plus, nous autres hommes, que nous leur accordons moins d'amour dont la passion s'accroît de toute notre froideur, et qui ne sont jamais si dévoués et si tendres qu' alors que nous faisons, par calcul, par ennui ou par sécheresse, peser sur eux une tyrannie souvent révoltante.

» Au brillant colonel de lanciers, succédèrent deux commis-voyageurs; l'un, gras, gros, épais et rouge avait une de ces physiologies où se dessinent à la fois une sorte de grossièreté franche et brutale, et une expression indéfinissable de rapacité et d'astuce; il faisait (expression technique) dans l'épicerie; et nulle part vous n'eussiez trouvé plus expressif emblème de cette honorable classe de marchands qui, ainsi que le dit la Caricature, étaient nés pour être hommes. Il sentait la pipe à faire reculer un sapeur; avait dans une des immenses poches de son habit noir (l'épicier se permet l'habit noir), une bouteille enveloppée d'un numéro du Constitutionnel, la lecture favorite de cette variété des bimanes, et dans l'autre un paquet recouvert d'un papier bleu foncé et que je présument contenir des échantillons de poivre, caelle, ou autres denrées analogues, — Le diable l'emporte, dit-il avec un jurement effroyable : adieu ma partie de billard, où j'étais sûr de gagner une queue d'honneur ! — Et il partit en poussant la porte avec le pied. Il paraît que son chef lui enjoignait de se diriger sur une autre ville. — J'oubliais de dire qu'il avait un chapeau gris et un énorme bâton. On ne saurait appeler cela une canne.

L'autre, mince, pâle, élancé, à voix flûtée, linge bien blanc, parler mielleux, manières efféminées; l'air semi-sournois, semi-imbécile, était un voyageur en soieries, à ce que je crus du moins, d'après quelques brins d'étoffe qui se laissaient voir sortant des poches de son gilet. C'était le véritable ver à soie; jolie tête, mais de cervelle point; la coqueluche des lingères, modistes et marchandes de nouveautés de tout le midi de la France; leur brochant des chiffres, leur chantant en s'accompagnant de la guitare, des

romances ou nocturnes qui n'ont guère que cinq à six ans d'existence : portant d'ailleurs un habit à la dernière mode, des gants jaunes (le commis-voyageur en soieries est le seul qui ait des gants), les favoris et la barbe à la Périnet-Leclerc, et des odeurs à faire trouver mal. — Dieu de Dieu ! que je bisque, s'écria-t-il; et Joséphine qui avait évincé son vieux et obtenu de madame la permission d'aller ce soir aux Célestins. Chien de métier ! scélérat de patron ! je t'exècre ! je t'abhorre ! par la tête de mon père ! sans ta femme je lâcherais joliment ta baraque. Et il s'en fut en grommelant d'une voix fort drôle, et qui m'eût donné d'étranges idées, si nous eussions été en Italie. — Encore un ordre de départ.

Quel est ce jeune homme d'un blond un peu hasardé, d'une figure assez belle, mais dont l'expression est détestable; d'une mise très-soignée, qui porte des manchettes d'une éclatante blancheur, qui a des gestes arrondis et qu'on prendrait pour un acteur, si quelque chose de froid et d'impertinent ne détournait aussitôt d'une pareille idée ? — Pour M. Isidore A.... — On lui remet un paquet scellé à 3 cachets, il le jette dans un immense portefeuille, et en s'éloignant manque de renverser une bonne vieille dame qui se trouve sur son passage. — Qu'était-ce donc ? — N'avez-vous jamais rencontré dans le monde de ces jeunes gens à la parole haute et grave, au geste cadencé, impolis avec les dames, dédaigneux pour les hommes de leur âge, affectant avec les vieillards un air de choquante protection, débitant d'un aplomb imperturbable des niaiseries à faire lever les épaules à une statue; entrant avec fracas, sortant de même, rompant toutes les conversations, le ton tranchant, l'air impérieux; mais cependant polis, obséquieux, serviles près des hommes en place ou qui ont une réputation de crédit ? Cette sorte de fléau de la société se nomme le substitut, et c'en était un que je venais de voir.

» La bonne vieille dame que notre fat de la plus lourde espèce venait de heurter, fut quelque temps à se remettre; et pendant qu'elle reprenait un peu haleine, l'étroite enceinte s'était subitement remplie d'une multitude de figures mercantiles, de ces têtes qu'on ne voit que derrière un comptoir ou dans les cafés, et dont l'insignifiante expression rebute l'observateur le plus affamé.

la discussion n'eût point éclaircies et rectifiées, privés de toute communication avec leurs collègues, de toute faculté de dissiper les doutes qui pouvaient s'élever dans leur esprit; obligés de déposer dans une urne un vote silencieux, n'eussent point été exposés à admettre pour Gilliard la complicité de l'assassinat, et à faire tomber sur sa tête un châtement qui rendrait irréparable aujourd'hui l'erreur commise à son égard. Il est bon que le public sache bien que c'est là ce que veut aujourd'hui le pouvoir: un jury qui condamne à la simple majorité, un jury qui ne délibère pas, qui vote sans être éclairé, qui vote dans les ténèbres; un jury enfin privé de toutes les lumières, affranchi de tous les scrupules qui peuvent éclairer ou retenir la conscience. L'affaire de Gilliard vient tout à point pour montrer sous son vrai jour la philanthropie de nos réformateurs; aussi cherchent-ils à la tenir dans la demi-publicité qu'ils lui ont donnée; mais ils n'échapperont pas à la nécessité d'une publicité plus complète, qui est d'avance leur condamnation.

## AFFAIRES D'ESPAGNE.

Nous recevons de Barcelonne, sous la date du 15 novembre, les nouvelles suivantes tirées d'une correspondance particulière:

Il s'était répandu le bruit, depuis trois ou quatre jours, que le prétendant était entré en Espagne à la tête d'une division miguéliste. Le gouvernement n'en a rien dit, mais les dispositions que le général Llander vient de prendre sembleraient confirmer la nouvelle.

On va organiser à Barcelonne le troisième bataillon des volontaires de la reine, et en armer un autre d'une espèce de milice mobile, dont les officiers seront tous de l'ancienne armée constitutionnelle. Il paraît que ces bataillons doivent être multipliés d'après les circonstances.

On vient d'arrêter, à 7 lieues de Madrid, l'ame de Ferdinand. Vous savez qu'à 7 lieues de Madrid se trouve le fameux monastère de l'Escorial, fondé par le roi Philippe II; ce monastère contient le Panthéon des rois d'Espagne. Le corps de notre bon roi Ferdinand y a été déposé. Les moines voulaient épouvanter les Castillans imbeciles, en leur faisant croire que l'ame de Ferdinand apparaissait la nuit, en se plaignant d'être au purgatoire à cause du tort qu'il avait fait par son testament aux droits de son frère Carlos; et, en effet, ils faisaient de la fantasmagorie pendant la nuit. Le gouvernement en ayant eu connaissance, envoya un escadron de cavalerie, et le moine chargé du jeu a été arrêté et conduit à Madrid.

Saarsfeld est toujours à Burgos, sa résidence. Ses instructions sont d'observer Madrid, l'Estramadure et les provinces basques; mais comme il a peu de monde, il est bien difficile qu'il se tire d'affaire.

On dit que Ciudad-Rodrigo est tombé au pouvoir des carlistes: cela ne serait point étonnant, si on avait commis la sottise de laisser le commandement de la place à Romogosa, chef d'une des bandes qui composaient l'armée de la Foi en 1823, et qui, de marchand de charbon, avait été fait maréchal-de-camp à cette époque: Ferdinand avait reconnu son grade et lui avait donné le commandement de Ciudad-Rodrigo.

Tout est tranquille dans Madrid. Cependant on dit que la reine part pour Aranjuez, sous prétexte de ne pas se trouver à Madrid le jour de l'exécution de trente-neuf volontaires royalistes, de ceux qui se sont opposés au désarmement. D'autres prétendent que ce voyage a pour objet d'être en position d'arriver jusqu'en Catalogne, si les affaires s'embrouillaient; car vraiment en ce moment elles ne se présentent pas sous un bon aspect, et n'iront pas mieux tant qu'on ne se décidera pas à armer les libéraux. A toutes ces craintes, ajoutez l'impression du choléra qui s'avance d'Andalousie vers la Castille.

Ici les carlistes s'agitent. L'ame de ce parti est le baron d'Ortafa, ancien émigré français.

## NOUVELLES D'AFRIQUE.

On lit dans le Corsaire de la Méditerranée:

ALGER, 9 novembre. — On travaille activement aux dessèchemens qu'on a entrepris dans la plaine. Grâce au zèle des entrepreneurs et des travailleurs les colons pourront s'y installer l'an prochain.

L'exposition des produits de l'industrie, de l'agriculture et du commerce est très-remarquable, surtout en produits agricoles; on y voit plus de trente échantillons de coton de toute qualité, plusieurs d'indigo, safran, curcuma, gaude, canne à sucre, garance, cire, sumas, lin, minéraux, etc.; on y remarque aussi diverses qualités de blé, légumes, jardinage, toutes supérieures aux produits du sol français.

Nous reviendrons sur cette exposition qui doit attirer l'attention non-seulement des capitalistes mais du gouvernement, et qui prouve qu'avec de la bonne volonté de la part de tous et des encouragemens, la colonie deviendra très-florissante.

Les colons doivent adresser une nouvelle pétition aux chambres pour obtenir une solution définitive sur la question algérienne. Ils espèrent que Marseille, Toulon et les populations de la Provence et du Languedoc se joindront à eux.

Le nombre d'Européens actuellement à Alger est de 7,500 y compris les habitans de la campagne.

BOUGIE. — On a découvert aux avant-postes une route belle et large qui est bien entretenue.

— Nous devons rapporter ici un fait qui honore la mémoire de son auteur:

Dans l'affaire du 12, le caporal de la marine Valette, légèrement blessé et séparé de ses camarades, se vit entouré de quelques cavaliers arabes; il se retira derrière un arbre et tua le premier qui se présenta à lui, puis il rechargea son fusil et démonta le second cavalier, mais écrasé par le nombre il succomba enfin sous les coups du yatagan. Les marins témoins de cette scène atroce avaient couru aux armes, mais ils ne purent arriver assez tôt pour défendre leur camarade. Infortuné Valette! il n'avait échappé au canon turc à Navarin et à Alger que pour venir tomber sous le yatagan d'un kabyle. La marine perd en lui un bon canonnier et un excellent soldat.

Le bénéfice de Mad. Valmont qui devait avoir lieu aujourd'hui jeudi, est retardé jusqu'à nouvel ordre par indisposition de MM. Tilly et Gustave Blès.

## SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE Du département du Rhône.

### AVIS AUX ACTIONNAIRES.

La commission exécutive de la société pour l'instruction élémentaire du département du Rhône, a l'honneur de prévenir MM. les actionnaires de cette société:

Que le dernier cinquième aux actions étant exigible depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1832, et les démarches réitérées pour opérer le recouvrement de ces actions étant, pour la plupart, demeurées sans résultat;

Ce recouvrement ne peut plus être opéré à domicile.

En conséquence, pour leur éviter des frais de poursuites, elle invite MM. les actionnaires en retard à verser, jusqu'au 30 courant, entre les mains de M. Laforest, notaire et trésorier de la société, rue de la Barre, le montant des termes échus. Lyon, le 19 novembre 1833.

Le secrétaire de la société, GASTINE.

## (Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

Paris, 18 novembre.

Par ordonnances insérées au *Moniteur* d'aujourd'hui, le collège électoral d'Evreux est convoqué pour le 10 décembre prochain, et celui d'Avranches pour le 13 du même mois, à l'effet d'élire chacun un député, M. Caumartin ayant été nommé président de chambre à la cour royale d'Amiens, et M. Abraham Dubois conseiller référendaire à la cour des comptes.

La large part que les imputés de la dernière session sont appelés à prendre au budget doctrinaire, devrait suffire, ce nous semble, pour éclairer les électeurs sur les votes de la plupart d'entr'eux.

Un peuple la magistrature de gens qui ont donné au pays des gages non équivoques de leur amour pour ses libertés, en approuvant facilement l'état de siège, la procédure régulière de Blaye, et en condamnant la *Tribune* dans une affaire où ils étaient juges et parties.

— Un journal, qui prend le titre de *l'Impartial*, et qui donne tous les jours des preuves évidentes de sa partialité, nous met ce matin au courant du programme ministériel pour la prochaine session. Dieu sait quel déluge de lois vout pleuvoir sur le pays! Dieu sait quels titres nos députés vont encore avoir à notre reconnaissance.

Loi sur la responsabilité des ministres, sur le vote secret du jury, contre la mauvaise presse, contre les ouvriers qui osent réclamer une augmentation de salaire, etc., etc.

On cherche à nous dorer la pilule en nous parlant d'une loi de responsabilité ministérielle, mais à la manière dont nous avons vu que nos députés la comprennent, nous pouvons prédire à coup sûr que ce ne sera qu'une amère dérision: quant aux autres lois nous sommes tout disposés à y croire, car la session actuelle est destinée à couronner l'œuvre de la pensée immuable. Heureusement la presse est là qui veille, elle a derrière elle le peuple qui tôt ou tard finit par se réveiller.

— La lettre adressée aux journaux, par M. J. Lafitte, a causé beaucoup de rumeur hier aux Tuileries, et dans la soirée on ne s'entretenait que de l'adjudication de la propriété d'un des principaux acteurs de notre révolution; il en est venu quelques mots jusqu'à d'augustes oreilles, mais on a jugé à propos de ne pas rompre un auguste silence; cela prouverait presque une sorte de pudeur.

— Plusieurs journaux contiennent ce matin une lettre de M. de La Mennais, en réponse à un bref adressé par le pape l'évêque de Rennes. On se rappelle que M. de La Mennais rédigeait, de concert avec M. Lacordaire et M. Montalembert, le journal *l'Avenir*, qui, avec des doctrines religieuses, visait à un quasi-libéralisme. Les doctrines de ce journal n'ayant pas plu au souverain pontife, *l'Avenir* cessa de paraître. Aujourd'hui M. de La Mennais, dans la lettre au St-Père, se soumet entièrement aux décisions du souverain pontife pour ce qui a rapport à la puissance spirituelle, mais il déclare rester entièrement libre de ses opinions, de ses paroles et de ses actes dans l'ordre purement temporel.

— Il paraît que les négociations avec la Belgique relativement à un traité de commerce sont interrompues. Il s'agit maintenant de faire entrer la Belgique dans la ligne de douanes dont la Prusse cherche à entourer la France. C'est, dit-on, à cette condition que le cabinet de Berlin a consenti à reconnaître le royaume de Belgique.

— Le *Journal de Paris* donnait ce matin des nouvelles d'Espagne que chaque parti peut interpréter suivant ses desirs.

Il annonce qu'un mouvement de concentration s'est opéré sur Tolosa, mais qu'on ignore si c'est par suite de la marche de Saarsfeld, ou par suite d'une attaque de Méridio sur Burgos.

Cependant comme on sait très-bien que le gouvernement n'aurait pas hasardé une nouvelle défavorable à la reine d'Espagne, s'il n'avait eu que des soupçons, on est porté à croire que la dernière version est plus conforme que l'autre à la vérité.

— L'industrie de la Seine-Inférieure s'est mis en frais pour recevoir le ministre du commerce. Les produits de la dernière exposition ont été mis en montre sous ses yeux. M. Thiers a parlé commerce et industrie en historien qui a quelques mots techniques dans la tête. Une foule d'échantillons d'importation étrangère ayant été mis sous ses yeux: il a vu avec beaucoup de plaisir, comme son auguste maître et puis il a fait emballer les échantillons qu'il a envoyés à l'hôtel du ministère du commerce, à Paris, où il les contempera plus à loisir. On évalue ces échantillons à 40 mille francs environ.

— Le préfet de la Seine-Inférieure qui s'était mis en dépenses lors du dernier voyage de Louis-Philippe en Normandie, a demandé une indemnité à M. de Montalivet. On a renvoyé M. le préfet aux kalendes grecques.

— Un événement affreux est arrivé le 15 novembre à Anvers: à 10 heures du matin, une maison, située au canal de l'Amidon, servant de magasin à la maison Delisle-Janosin de cette ville, s'est subitement écroulée. M. Delisle est à Anvers consul-général de Rio de la Plata. Il paraît que les étages se sont affaiblis par suite d'une surcharge de marchandises.

On a déjà retiré de dessous les décombres trois ouvriers morts; on était encore à la recherche de 3 ou 4 autres qui ont dû trouver également la mort dans cet horrible désastre.

— On écrit de Château-Gontier:

L'hiver s'annonce sous de fâcheux auspices. Nos chouans redoublent de confiance et d'audace, et comment en pourrait-il être autrement?... Nous n'avons pas souvenir qu'il en ait été pris un depuis plus d'un an dans notre pays. Leurs exploits à la mode consistent pour le moment à désarmer les patriotes.

Le vendredi 8 novembre, 6 ou 7 chouans bien armés se sont présentés dans sept fermes dépendantes de plusieurs communes. Dans l'une d'elles, le propriétaire ayant hésité à ouvrir sa maison, les chouans ont tiré quatre coups de fusil dans la porte et dans la croisée. Les habitans de la maison, justement effrayés, ont dû céder et ouvrir; les brigands sont entrés les baïonnettes en avant, et se sont empa-

rés des armes qui se trouvaient dans la maison. Le résultat de leur expédition leur a produit en tout 5 fusils (d'autres disent 14) et plusieurs pistolets.

## Nouvelles.

On lit dans le *Journal de Paris*:

Une dépêche télégraphique de Bayonne annonce que les insurgés ont quitté la frontière par suite d'un mouvement de concentration vers Tolosa, causé, soit par la marche de Saarsfeld, soit par une attaque de Méridio sur Burgos.

Le colonel Erasos paraît être rentré en Espagne. Il aurait été vu à Irun.

— On assure que M. le vicomte de Gerenduy est nommé receveur-général de la Finistère, en remplacement de M. Dosne, qui passerait à la recette de la Loire-Inférieure; M. de St-Didier, receveur-général de la Loire-Inférieure serait nommé à Versailles.

— Un homme recommandable par de très-honorables services, et appuyé par de puissans amis, demandait, il y a quelque temps, à un ministre, une place de référendaire à la cour des comptes.

« Je sais fort bien, lui répondit le ministre, tous vos titres et vos droits. Il nous serait agréable de vous donner ce dédommagement de la belle position que la restauration vous a enlevée. Mais que voulez-vous? Nous ne pouvons disposer d'une seule place à la cour des comptes; les députés se les arrachent. Il n'y a pas moyen de les refuser. En ce moment il y en a plus de vingt qui nous pressent. »

Depuis ce temps, les trois dernières places vacantes à la cour des comptes ont été données à trois députés.

(*Messageur*.)

— Le débat entre le maréchal Soult et M. Humann se termine, dit-on, de la manière suivante:

Le maréchal Soult réduit ses prétentions à 27 millions pour l'armée active et 16 millions pour la réserve.

M. Humann consent à ce que les 27 millions soient alloués par une ordonnance de crédits supplémentaires; mais il a obtenu que les 10 millions seraient l'objet d'une proposition de loi aux chambres.

(*Journal du Commerce de Paris*.)

— Le ministre de la guerre vient par décision du 6 de ce mois, de réduire de 45 à 40 francs la masse de première mise allouée aux jeunes soldats.

Cette réduction de six francs, qui d'ailleurs est basée plutôt sur un prétexte que sur une raison, procurera pour la totalité de la levée, qui, comme on sait, est de 40,000 hommes, une économie de 240,000 fr.

— Quelques légitimistes se disent à l'oreille que le voyage de M. de Bourmont fils à Prague est relatif à un projet de mariage entre la fille de la duchesse de Berry (non pas la dernière) et l'un des fils de don Carlos; on ne dit pas s'il s'agit du généralissime ou du grand amiral. On se promet par là de susciter d'inéterminables embarras au gouvernement espagnol, et même au cabinet français.

(*Temps*.)

— Nous avons annoncé hier que M. le préfet du Cher avait par arrêté du 10 de ce mois, prononcé la suspension provisoire, pendant deux mois, des deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs de la garde nationale de St-Amand. Le *Journal du Cher* (feuille ministérielle), dit que ces compagnies ont été requises par M. le maire, dans la journée du 5, pour prêter main-forte à l'autorité, et qu'un seul garde national s'est présenté sous les armes.

— Le duc d'Orléans avait signalé sa prise de possession du haras de Meudon par une vente considérable des produits de cet établissement; on annonce qu'il vient de vendre de nouveau deux fort beaux étalons, le Tancrede et l'Arcole. Les bourrées des forêts de la liste civile, destinées sous les règnes précédens à soulager les pauvres familles de la campagne, sont vendues pour le compte de la liste civile; enfin il paraît que la famille est réduite à à faire flèche de tout bois.

— S'il faut en croire le *Courrier Français*, le séjour à Paris du roi Léopold, notre fidèle allié, n'a pas été inutile pour resserrer les liens d'amitié qui unissent les deux peuples français et belge, et pour faciliter les communications qui existent entre eux. Tous nos journaux politiques ont été frappés, à leur entrée en Belgique, d'un droit de 3 centimes et demi, ce qui augmente le prix de 35 fr. Ne peut-on pas faire remonter cette mesure au conseil d'un certain personnage habile dans l'art de lever des amendes sur les journaux?

(*National*.)

— On nous mande de Louviers:

« L'affaire de notre horrible attentat touche à sa fin. Ennuyé d'être sous le coup d'un mandat d'amener et de poursuites qui paraissent ne devoir pas avoir un terme prochain, M. J... E... auteur des prétendues propositions d'attentat contre la personne du roi, est venu se constituer prisonnier, a subi deux interrogatoires, à la suite desquels il a obtenu sa liberté sous caution, et est reparti pour son pays; et il est plus que probable aujourd'hui qu'une ordonnance de non-lieu ne tardera pas à être rendue. Ainsi siévanouit en fumée cette affaire qui ne reposait que sur des propos déjà assez anciens lorsqu'on s'en est occupé, et qu'on avait un instant cru pouvoir exploiter dans des intérêts divers. »

(*Journal de Rouen*.)

— On écrit de Colmar, 12 novembre:

L'instruction judiciaire, au sujet des troubles occasionnés dans notre ville par la perception de l'impôt sur les boissons; continue avec activité. On cherche maintenant à donner à ces tristes événemens une couleur politique; car si on parvenait, de manière ou d'autre, à prouver que les républicains, ou le manifeste de la *Société des Droits de l'Homme*, ont provoqué ces désordres, on se hâterait d'en conclure que le peuple n'est nullement mécontent des impôts indirects et que les agitateurs seuls lui font croire qu'il est malheureux, tandis qu'il jouit de la plus grande prospérité.

(*Courrier du Bas-Rhin*.)

— Cent quarante Polonais du dépôt de Bourges ont encore reçu leur ordre de départ.

(*Gazette du Berri*.)

— On lit dans l'*Industriel de Verdun*, du 15 novembre: Les malheureux Polonais qui avaient quitté le dépôt de Besançon pour aller en Suisse, nous ne dirons pas rentrent en France, car on n'en veut pas, mais passent en France. Ils vont en Angleterre s'embarquer pour l'Égypte où le général Dembinski est chargé, dit-on par Ibrahim de l'organisation d'un corps d'armée assez considérable.

Aussitôt que ces infortunés et glorieux débris de l'héroïque Pologne touchent du pied le sol français qui devrait être si hospitalier pour eux, on leur prescrit un itinéraire dont ils



Variétés.

ESQUISSE D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.  
(troisième article.)

CASTILLA LA VIEJA. — BISCAYA. — GUIPUSCOA.

J'avais vu toutes les fêtes de Madrid, le baise-main, la course de taureaux, les carrousels et les entrées triomphales; j'étais harassé de pompes, d'illuminations, de devises, de petits vers en l'honneur de l'infante, et tout cela au milieu d'une chaleur de trente degrés.

Le gouvernement espagnol et moi en étions au lendemain; j'avais à compter avec mes fatigues, lui avec ses créanciers; car il faut vous dire que toute cette ostentation de plumets, d'or et de soie cachent la plus profonde misère; le trésor vivait d'expédients. « Le croyez-vous, me disait M. Belmaceda, le grand banquier de Madrid, on en est à ce point de ne pas savoir ou prendre l'argent pour payer les ouvriers employés à toutes ces fêtes: nous vivons de miracles; point d'ordre ni de régularité dans l'impôt; les finances de l'Espagne se réduisent à ces deux seules expressions: emprunt et avance. Cela se conçoit; on n'a fait aucun progrès dans les principes de l'égalité répartition de l'impôt et d'économie politique; la moitié des terres de l'Espagne sont privilégiées; on en est encore aux dons gratuits, aux joyeux avènements. Pour le paysan, pour la classe moyenne, pour le commerçant surtout, l'impôt n'a aucune règle; de temps à autre, on fait des espèces de sommations de payer des contributions, que le gouvernement fixe d'après son libre arbitre, et c'est ce qu'on appelle l'impôt.

Je quittai Madrid vers la fin de juin, et je montai dans la real diligencia. J'étais depuis long-temps accoutumé à ces voitures spacieuses et commodes. Tout y est fait pour vous préserver de la grande chaleur du jour; on y adapte de petites jalousies, de frais ventilateurs. Quand on a voyagé sur les routes de traverse de l'Espagne avec les *arrieros*, sur le dos d'une mule toute grelottée et clinquante, on se trouve admirablement placé dans ces belles berlins: et pourtant ce qui a laissé dans mon esprit les plus longues traces, ce qui m'a identifié avec les mœurs espagnoles, ce sont les petites courses que j'ai faites avec les *arrieros* dans le midi de la Péninsule. Je me souviendrai toujours d'un court voyage sur le chemin de traverse de Jaen à Cordoue par Torre de don Ximeno, ce trajet est de seize lieues que nous achevâmes dans un jour et demi. C'est là qu'on se trouve en face de la vieille Espagne, de ses traditions. Nous passâmes la nuit dans une venta isolée; elle n'avait aucune ressemblance avec les posadas grandes routes.

Je m'enveloppai d'une peau de bouc pour ne point coucher dans des lits qui servaient à tous et sur lesquels il y avait plus d'un danger à s'étendre; mais j'appris là toutes les grandes histoires de José Maria; l'hôte de la venta l'avait souvent hébergé lui et sa troupe. Il fallait voir avec quelle fierté, avec quel orgueil national il citait José Maria; il ne parlait que de sa générosité, de la pompe de ses vêtements, de sa bonne et riche carabine; on aurait dit qu'il s'agissait d'un vieux héros du pays, du grand Cid vainqueur des Maures. La comida ne ressemblait en rien aux repas déjà si mauvais des routes royales; quand je demandai: « Seigneur cavalier, qu'avez-vous à me donner? » L'hôte me répondit avec un imperceptible sang-froid: « Ce que vous avez apporté, seigneur. » Je fus donc obligé d'acheter du lard et des œufs pour l'omelette, souper obligé dans les ventas de traverse; je n'eus pas même ces pigeons aux lentilles que don Quichotte se donnait le samedi comme une fête.

Le lendemain quand je comptai avec mon hôte, voici comment il procéda: 6 réaux pour la couchée, 3 réaux pour le feu, 4 pour le dérangement occasionné, 3 réaux pour le vin et 1 pour l'eau. C'est ainsi que je me souvins de la triste prophétie del signor Sala: *non si mangia, ma si paga*. J'ajouterais que dans ces ventes on chercherait vainement les commodités les plus usuelles, par exemple, des verres. Il faut boire à la peau de bouc enlêée et à la regalade; les habiles (et les muletiers le sont tous) font tomber le vin sur le haut du nez près du front, et de là il découle goutte à goutte dans la bouche par les côtés des narines; peu y manquent, et ils ont pour cet agréable passe-temps la plus saine habileté.

On n'a pas ces inconvénients et ces spectacles dans la real diligencia. La voiture était parfaitement composée: j'avais à mon côté un petit homme de trente ans, en veste courte, à chapeau pointu, tout en noir, le cigaro à la bouche; depuis que j'étais habitué à ces costumes de voyage, je reconnus un clergo, un curé de second ordre. Un officier d'artillerie, se rendant à Vittoria, occupait la troisième place, et au fond de la voiture, la tante et ses deux nièces, nobles dames de Madrid, qui allaient prendre les eaux dans les environs de Bilbao. Quand la diligence sortit de Madrid, autour de nous caracolait deux jeunes officiers de la garde; l'esprit espagnol ainsi le voulait: c'étaient les adieux des deux amans des jeunes filles que nous avions vues dans la voiture, à travers les jalousies baissées.

Et nous roulions à un fort galop dans la poussière blanchâtre; à chaque relai, nous sortions de voiture pour étancher une soif dévorante: on se croit au désert à quelques lieues de Madrid. Je me désaltérai avec de l'eau et une espèce d'eau-de-vie anisée; c'est la seule boisson qu'on trouve, car aux portes de cette capitale se déploie le pays le plus misérable, cette orgueilleuse et vieille Castille, où paysans, bourgeois et nobles ne veulent rien faire, et s'enveloppent dans leurs manteaux, couchés au soleil. Tout se ressent de la misère; les villages offrent le plus triste aspect de saleté et de maladrerie; les enfans y sont nus, et bondissent de leurs pieds noirs sur les rochers comme les chevreaux et les dains. A Cabanillas de la Sterra, à sept lieues de Madrid, j'étais descendu de voiture, et, entouré d'une population de mendiants, je m'avisai de jeter un quarto, puis deux. En une minute, tout le village fut sur pied et m'entoura. Le mayoral alors vint à moi, et me dit: « Ne continuez pas, car vous pourriez nous faire tous voler dans les montagnes; on vous croirait chargé d'or, et nous serions infailliblement arrêtés. » Je demandai: « Est-ce qu'il y a des bandes dans ce pays? — Non pas précisément; mais ils y a quinze jours environ que la diligence a été brûlée sur cette route par une troupe de bandits, parce qu'on soupçonnait qu'il y avait de l'argent. »

Tous ces villages sont pauvres; mais dans le plus petit bourg il y a une église dorée, de peu d'apparence à l'extérieur, mais à l'intérieur surchargée de riches ornemens; c'est l'orgueil de la population. Puis, dans une plaine, un immense couvent à qui presque toutes les terres appartiennent. C'est ce couvent qui nourrit les pauvres. J'ai vu souvent les distributions: une multitude hideuse est à la porte où un frère puise dans de grandes chaudères un bouillon de graisse et de garbanços (pois chiches). Voilà ce qui, plus encore que l'esprit religieux, crée et perpétue la puissance des moines: des pays entiers dépendent d'eux; ils les nourrissent après les avoir apauvris. Une meilleure distribution des terres affaiblirait ce grand pouvoir. Jusque-là, il est un fait.

Quand on a de longues journées à passer ensemble, face à face, genoux contre genoux, il est impossible de ne pas échanger ses sensations. La conversation s'engage toute seule dans la voiture; mon clergo m'offrit un cigare, et il m'annonça qu'il retournerait

à son village après avoir vu toutes les fêtes de Madrid. « Eh bien! lui dis-je, que pensez-vous de tout cela? — C'était bien illuminé, me répondit-il; mais il manquait l'archevêque de Tolède; monseigneur le patriarche a protesté. » J'aperçus de suite quelle était l'opinion de mon curé, mais je ne pus en tirer davantage pour le moment; il craignait la présence de l'officier d'artillerie. Je ne le quittais pas pourtant; à chaque relai je continuais mes interrogations tête à tête; à la fin je lui inspirai sans doute quelque confiance et il s'ouvrit à moi avec une sorte d'abandon. « Tout ce qui se fait, me dit-il, est une comédie, la *Jura* n'engage personne; nous obéissons à Ferdinand, parce que c'est le roi notre seigneur; mais à sa mort la dispute commencera ferme et forte. Et tel que vous me voyez, continua-t-il, je serai colonel de mon village; j'ai deux bons fusils à mon presbytère et ils seront pour S. M. don Carlos. — Et je lui répondis: Qui vous attache donc si fort à l'infant don Carlos? — C'est qu'il a la foi catholique. — Mais la reine l'a également lui dis-je? — Ne croyez pas cela, continua le clergo, elle s'entourera d'hérétiques; laissez que le roi meure, et vous verrez si les nègres ne prendront pas le dessus. Nous ne le souffrirons pas. — Et quel est, lui dis-je, le caractère religieux des divers membres de la famille royale? — Ferdinand, me répondit-il, est sans foi; il assiste aux offices, mais quand ils sont trop longs, il fait dire aux clercs de la chapelle que cela l'ennuie et de se dépêcher; don Carlos au contraire est dans tous les monastères à faire de pieuses retraites; quand il rencontre le saint viatique dans les rues, il se prosterne et l'accompagne à pied; à l'église il reste continuellement agenouillé; c'est un prince d'ordre, il ne doit pas un sou; seulement nous lui reprochons de la faiblesse; sa femme a du cœur et de la tête pour lui. Don Francisco a de mauvais principes; il est endetté et sa femme plus que lui encore; il a la plus mauvaise réputation: vous voyez donc qu'il n'y a que don Carlos que nous pensions soutenir. — Et quels sont vos moyens? — Attendez, continua-t-il, et vous verrez. » Nous étions alors dans une campagne couverte d'aubépine et de roses sauvages; mon petit curé s'élança sur quelques roses pompous, les cueille, puis d'un saut monte sur la roue de la diligence, et de la portière les offre aux trois signoras qui ne tarissaient pas d'éloges sur la galanterie du clergo.

Je voyageais pour savoir, et l'on ne trouvera pas extraordinaire qu'après avoir causé avec mon clergo, je cherchasse à lier conversation avec l'officier d'artillerie. Il allait à Vittoria, en retraite: « Que voulez-vous, me dit-il, nous avions quelque espérance de voir enfin adopter un bon système, la reine avait fait quelques concessions; les bannis étaient rappelés, nous saluions de cœur les cortès; et voilà qu'on s'est arrêté tout-à-coup. Nous subissons déjà une réaction. L'armée s'était recrutée de quelques libéraux, maintenant on les épure, le premier acte devait être le désarmement des volontaires royalistes, ils sont encore au château; on s'est borné à la dissolution d'une compagnie des gardes-du-corps. Aussi tous les bons officiers se dégoûtent; ils entourent la reine, ils s'en séparent. Avec le système Zéa tout est arrêté. Je lui demandai naturellement quel était l'esprit de l'armée. « C'est le plus étrange mélange; aujourd'hui M. de Cruz y a fait entrer un certain nombre de libéraux, la majorité est indifférente et suivra le gouvernement; on n'aura à redouter qu'une fraction de la garde et particulièrement les volontaires royalistes, partout organisés comme l'administration elle-même. Quant au corps d'artillerie, je puis en répondre comme de moi; nos canons tonneront de joie le jour qu'on nous donnera les cortès. »

Nous traversâmes, au milieu de ces distractions politiques, toute la plaine monotone qui sépare Madrid de la première chaîne des montagnes, la Sierra de Guadarrama. A Buytrago, les hauteurs commencent à se montrer dans leur majesté sauvage. J'ai traversé la Sierra Morena avec ses formidables et vieux précipices; eh bien! je préfère, comme aspect, la chaîne de Guadarrama. On dirait que les grandes cataractes du ciel ont laissé là les traces de leur passage; ou que quelque volcan éteint a déchiré les entrailles de la terre. Ce sont des amas de rochers, des pierres calcaires, ça et là dispersés, comme si la main d'un géant les avait semés sur le vieux sol de la création. Rien n'est magnifique comme le spectacle qui se déploie devant vos yeux; l'on traverse trois ou quatre lieues entre deux jets de montagnes à pic sur pic, noires du pied jusqu'au sommet, comme si elles étaient formées de la tête des jusques, puis quelque petite plaine fertile, couronnée d'un immense couvent.

Partout où se trouve un pays cultivé en Espagne, on voit égarément un monastère; je ne sais s'il faut dire que les moines choisissent toujours ce qu'il y avait de mieux dans les campagnes, ou s'il faut leur attribuer la culture des terres; ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'on compterait les bonnes terres d'Espagne par la statistique des couvents.

Je vis dans la plaine un de ces frères, la besace sur l'épaule, chevauchant sur une mule; et il s'en allait ainsi quêteant l'aumône dans les campagnes à travers les chaumières. Chaque paysan lui ôtait son chapeau, et lui, son capuchon en tête, ouvrait ou refermait son sac, à chaque oblation de légumes, de pigeons et de petits cochons de lait, friande nourriture de ces montagnes.

« Nous sommes à Sommo Sierra, s'écria mon capitaine d'artillerie; » et tous ceux à qui le nom de France émeut le cœur se rappellent cette brillante journée, ces merveilleuses charges de Polonais sur les montagnes. J'avais sous les yeux l'excellent ouvrage du général Foy sur la guerre de la Péninsule, et la carte si exacte du chef de bataillon Carvalho; nous vérifiâmes toutes les positions des deux armées. Que voulez-vous, on aime à saluer les gloires de la patrie; on s'agenouille volontiers sur les terres qui couvrent les nobles dépouilles de nos frères.

A mesure que nous marchions dans les montagnes, les escopeteros de notre escorte avaient quitté l'impériale de la voiture et s'avancèrent, deux de chaque côté, pour éclairer la montagne. Nous roulions paisiblement; les braves compagnons sautaient de rochers en rochers pour surveiller les démarches des paysans, qui sont là, comme partout ailleurs dans l'Espagne, d'intelligence avec les bandits.

C'est un peu après la Sommo-Sierra que la diligence avait été brûlée il y avait quelques jours, et le mayoral nous conta toute cette histoire. Une bande s'était présentée; il n'y avait que deux voyageurs dans la voiture; les escopeteros engagèrent néanmoins le combat avec assurance: on se battit pendant une heure et demie; un escopetero était tué, un autre blessé: les bandits avaient eu l'avantage du combat. Maîtres de la diligence, ils l'avaient brûlée, afin de rechercher plus facilement s'il y avait de l'or caché. Ils en trouvèrent peu; et toute cette expédition de la montagne s'était faite en plein jour, à une demi-lieue de Sommo-Sierra. Voilà ce que c'est que la police d'Espagne. Je me trompe pourtant: nous vîmes sur la route quatre hommes placés dans un creux, avec des mines effroyables, une carabine au côté. En les lorgnant d'un peu loin, nous armâmes à tout hasard nos pistolets; je craignais la scène de la diligence brûlée. Cependant le mayoral nous dit: « Seigneurs cavaliers, ne redoutez rien; c'est un poste d'escopeteros pour garder le passage. »

Escopeteros et voleurs ont à peu près la même mine; je ne sais si je ne préférerais même pas le magnifique équipage de José Maria, sa

ne peuvent s'écarter sous peine d'être arrêtés par la gendarmerie et reconduits à la frontière de brigade en brigade.

Un fermier de Habershausc, près de Scrobenhausc, a tué, le 24 octobre, sa femme pendant un accès de fanatisme religieux; pour en chasser le diable, il l'égorgea et la frappa avec un crucifix de métal jusqu'à ce qu'elle expirât. Ses enfans furent obligés, pendant cette opération, de se tenir à genoux et de prier. Les voisins accoururent trop tard pour secourir la malheureuse.

On lit dans le *Corsaire* de Toulon: Depuis deux jours on répand d'étranges bruits. Si l'autorité ne dit mot, notre devoir est de ne rien passer sous silence.

On parle de préparatifs dans quelques châteaux aux terroirs de Carquerane, de la Garde et de la Valette. De grands personnages légitimistes, des notabilités influentes et remuantes sont, dit-on, attendues dans ces manoirs du carlisme. Des projets s'élaborent, des ramifications s'étendent, des rendez-vous sont donnés et des réunions ont lieu. C'est peut-être une suite de la tactique infernale et diabolique du pouvoir pour légitimer ses mesures contre les voyages du *Carlo-Alberto*, aujourd'hui le *Doria*, et pour, sous un prétexte d'équitable justice, porter des coups nouveaux et plus réels aux républicains.

Dans la nuit du 15 au 16, des détachemens du 63<sup>e</sup> sont partis précipitamment sac sur le dos. On les a vu traverser la Valette, et prendre la route d'Hyères où il y aurait eu émeute ou rixe entre les citoyens.

MM. de Laboissière, député, Zanobis, son beau-frère, destitué depuis peu de ses fonctions d'adjoint, et quelques autres patriotes très-prononcés, ont été élus membres du conseil-général du département de Vaucluse. Les légitimistes étaient soutenus par le préfet.

Nous avons déjà parlé, d'après nos correspondances, d'un projet de confédération entre les princes italiens sous la protection spéciale de l'Autriche, formée sur le modèle de la confédération germanique, pour donner une nouvelle organisation militaire à l'Italie. Dans ce projet, le contingent des Etats romains doit figurer pour 25,000 hommes. Nous recevons une copie du serment que le pape fait prêter aux individus nouvellement enrôlés dans ses milices. On jugera, par la traduction de cette pièce, de l'esprit qui anime les troupes papales et du but dans lequel elles sont recrutées.

« Moi, NN... , devant Dieu tout-puissant, père, fils et Saint-Esprit, de la sainte Vierge immaculée, de toute la cour céleste, et de la foi, très-honoré père, je jure de me faire couper la main droite, la gorge, de mourir de faim et dans les tourmens les plus atroces, priant le Seigneur Dieu tout-puissant qu'il me condamne aux peines éternelles de l'enfer, si je trahis ou si je trompe quelqu'un des honorés pères et frères de la société catholique apostolique, à laquelle dans cet instant je m'engage, et si je ne remplis pas exactement ses lois, et ne donne appui à mes frères dans le besoin.

Je jure en outre d'être constamment fidèle à la sainte cause que je viens d'embrasser, de n'épargner aucun des individus appartenant aux *bandes impies des libéraux*, quelle que soit leur naissance, alliance ou état; de n'avoir pitié ni des enfans ni des vieillards, de verser jusqu'à la dernière goutte le sang des inférieurs libéraux et de n'épargner pas même mon père, mes enfans et mes parens, s'ils partageaient les opinions politiques de ces hommes de désordre. Je jure haine éternelle à tous les ennemis de notre sainte religion catholique, apostolique, unique et véritable. »

Nous savons de bonne part que tous les évêques du royaume de Belgique doivent s'assembler ces jours-ci, à Malines, pour se constituer en une espèce de concile, sous présidence de M. l'archevêque Sterckx. Il s'agit, ni plus ni moins, d'aviser aux moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie de M. Helsen, l'abbé Châtel de la Belgique.

On lit dans le *Courrier de l'Escaut*, 14 novembre: Un duel dont on ignore le motif a eu lieu, hier vers midi, sur le mont de Peruwelz, entre M. le vicomte d'Arondeau et M. Carlot; ce dernier, atteint d'un coup de pointe à la poitrine, a succombé à sa blessure.

Extérieur.

(Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

ANGLETERRE. — Londres, 16 novembre. — Les ambassadeurs de Russie et d'Autriche, le ministre prussien, le baron de Wessenberg, ministre extraordinaire d'Autriche, et le chargé d'affaires de France, ont eu hier dans l'après-midi une conférence avec le vicomte Palmerston au Foreign-Office.

Le marquis de Funchal, ministre de Portugal, et le ministre de Belgique ont eu également une entrevue avec S. S. dans la journée. (Courier.)

On doit donner lundi dans les new Lowther-Rooms Charing-Cross, parfaitement disposés pour la circonstance, un bal paré-masqué, au bénéfice des réfugiés polonais.

Parmi les divers objets qui rendront cette fête attrayante, on doit compter cette circonstance que plusieurs Polonais y paraîtront dans le costume national.

Les salons pourront, dit-on, recevoir 2,000 personnes, et l'on peut croire que pour une fête à laquelle présideront simultanément le plaisir et la bienfaisance, l'espace ne sera pas encore trop vaste. (Idem.)

Nous apprenons de très-bonne source que don Carlos a adressé une note aux trois puissances de la sainte-alliance pour les prier de ne pas sanctionner ce qu'il appelle l'acte de violence commis par le dernier roi contre ses droits, ou du moins de suspendre toute mesure à cet égard jusqu'à ce qu'elles aient pu connaître d'une manière certaine le véritable état des choses en Espagne et les vœux de la nation espagnole. (Sun.)

Les agens de don Miguel en Angleterre ne restent pas dans l'inaction. Dans ces derniers jours, beaucoup d'officiers et un grand nombre d'hommes ont été engagés à l'effet d'aller renforcer l'armée migueliste, et doivent se rendre au plutôt dans un des ports qui sont encore au pouvoir de don Miguel.

Avis de ces faits ayant été donné aux ministres de don Pedro, il est probable qu'avant que ces renforts puissent atteindre leur destination, ils tomberont entre les mains des croiseurs constitutionnels qui auront ordre de les guetter. (Idem.)

Autriche. — Vienne, 9 novembre. — La nouvelle de la dissolution de la chambre des députés de Darmstadt a produit ici une sensation profonde, attendu que le moment va arriver où les conférences ministérielles concernant les affaires d'Allemagne s'ouvrent.

Cet événement paraît ajouter encore à la nécessité de prendre en sérieuse considération la situation de l'Allemagne. (Gaz. d'Aug.)

crépine rose, sa grande ceinture à franges rouges, à la terrible tenue des escopeteros de la Sommo-Sierra.

Nous marchions au pas pour laisser le temps à nos escopeteros d'éclaircir la route, lorsque nous aperçûmes le bout d'une carabine à la portière, et une voix glapissante se fit entendre : « Seigneurs cavaliers, donnez quelque chose aux vaillants gardes des montagnes, qui vous préservent des voleurs. » Cette attitude d'un mendiant qui vous montre le bout d'une carabine, rappelle involontairement Giblas couché en joue pour qu'il ait à jeter quelques petites pièces de monnaie dans un chapeau placé à terre. Quand on est ainsi requis, on se garde bien de refuser; et nous aussi nous jetâmes quelques quartos aux vaillants gardiens de la montagne.

Nous arrivâmes au délicieux coteau de Fresno de la Fuente, tout embaumé de roses; nous fîmes la comoda à une posada royale, ainsi que nous l'indiquait une chaîne suspendue à la porte. Quand le roi est la entrée dans une maison, elle est ainsi libre d'impôt et de sujétion: voilà pourquoi on suspend une chaîne comme pour l'esclave affranchi. C'est à cette posada de la Fuente que l'escopeteros, blessé dans la Sierra, avait été transporté. La fille de l'hôte, jeune Castillane aux yeux noirs, aux longs cheveux, avait pris soin de sa blessure. Le sang des batailles est un lien puissant: ils s'étaient aimés, et l'on devait célébrer le mariage à l'église le jour même de notre arrivée. C'était une riche union pour le brave compagnon de diligences. Heureux amans, les escopeteros moissonnent toutes les filles d'auberge: les peaux de boucs deviennent des lits de roses et d'amour.

Aranda del Duero et Lerma précèdent les hauts clochers de Burgos, ville de l'Espagne véritablement castillane. Les grandes cités du midi, Valence, Séville, Grenade, se ressentent pour la plupart de la vieille domination sarrazine; elles ne furent réunies que par la conquête; il y a fusion de sang et de race. Rien n'y est pur; tout est mélange. Mais à Burgos, c'est encore la vieille famille des Goths, c'est le christianisme avec ses évêques, ses grandes églises, ses gothiques cathédrales. Burgos n'a rien de pittoresque; la place de Charles III est sombre et vieillie, elle ressemble un peu à la place royale du Marais, gâtée par la statue de Louis XIII.

En Espagne, où les vieilles coutumes vivent comme des articles de foi, Burgos tient la première ligne dans les cérémonies publiques, même avant Madrid. C'est la plus pure et la plus noble des cités. Dans les cortès, elle était la première appelée parce qu'elle avait servi de refuge aux vieux princes de Castille, quand les Maures avaient envahi toutes les provinces du midi; c'est à Burgos que furent rédigées les premiers fueros, ces primitives lois, les plus solennelles garanties; c'est là que se réunissaient les braves et valeureux chevaliers de Castille, qui marchaient à la croisade contre les voluptueux émirs de Cordoue et de Séville.

La Sierra de Oca, où l'Ebre prend sa source, sépare Burgos de Briviesca, et vous ouvre l'étonnant défilé de Pancorvo, où d'énormes montagnes semblent se réunir en forme d'arches sur votre tête, menacée par des rochers suspendus. A Miranda del Ebro, le petit curé nous quitta; c'était la son domaine, et je m'aperçus bien, à la réception qu'on lui fit, quelle était cette puissance du clergé sur

ces pauvres paysans; plus de dix personnes l'attendaient à la voiture; l'un se chargeait de son fort manteau; l'autre de son chapeau de voyage, et lui, tout fier de cette réception, me dit en me souhaitant bon voyage: « Seigneur cavalier, vous voyez bien tous ces gens, à la mort du roi je n'ai qu'un signal à donner pour que tous ne suivent en masse; je suis leur colonel. En attendant, je vais chasser, pour m'essayer à ne pas manquer les negros. » Aujourd'hui je ne serais pas étonné que mon petit curé fût à la tête de quelques bandes d'insurgés contre le gouvernement de la reine. Miranda del Ebro est un des lieux les plus fervens pour l'insurrection.

La place du curé fut donnée à un commis voyageur français; et c'est quelque chose sur la terre étrangère que de presser la main d'un compatriote. Il n'est pas rare de rencontrer de ces braves et hardis commerçans sur les routes du midi de l'Espagne; le commerce des soieries et des nouveautés de Paris y est très-actif; à Séville, Grenade, Cordoue; l'industrie française triomphe de toutes ses rivales. Les industriels Catalans ont voulu établir quelque commerce; mais leurs produits sont si inférieurs qu'ils n'ont jusqu'ici porté aucun préjudice aux fabriques françaises, partout préférées; la contrebande, si facile en Espagne, rend d'ailleurs inutile tout système prohibitif. A Madrid également l'industrie est dans les mains des Français; les modes, les chapelleries (sombrierias), les ganteries appartiennent la plupart à nos compatriotes. J'étais agréablement surpris, lorsque je baragouinais une adresse en espagnol, lorsque je demandais la case de la Reyna, d'entendre répondre par une douce voix, comme à Paris: « Passez par la droite, puis à gauche, là vous demanderez. » J'avais envie d'embrasser cette bouche qui me parlait le langage de la patrie.

La fatigue que se donne le commerce français en Espagne et sa prodigieuse activité sont incroyables; le trafic des laines se fait par exemple de village en village, où l'on achète en quelque sorte de paysan à paysan, et pour parvenir à ces villages, on passe les chemins de traverse les plus périlleux. Rien n'arrête les commis voyageurs. Dans le midi de l'Espagne, ils se font assurer contre les voleurs, ou pour parler plus exactement, ils donnent aux bandes une prime pour qu'elles les respectent.

Voici comment cela se pratique: quand on fait marché avec un arriero, à Cordoue, Grenade, pour qu'il vous conduise dans une route peu sûre, le muletier vous dit: « Faites-vous assurer, car je ne réponds pas de vous. Combien avez-vous de marchandise? » Et, selon la somme, le muletier vous répond: « Cela vous coûtera une once, deux onces. » Quand le marché est fait, il vous remet un petit morceau de fer avec un chiffre qui vous protège; car le muletier est en rapport avec les bandes.

Un commis voyageur me conta qu'il s'était fait ainsi assurer pour traverser la Sierra-Morena à la grande époque de José Maria. Il vit, en effet, le fameux cavalier au débouché d'une route; dès qu'il l'aperçut, José Maria lui cria: « Est-ce que vous êtes assuré? » Mon pauvre commis un peu tremblant lui répondit: Oui, seigneur cavalier, et José Maria lui cria d'approcher, en lui tendant les mains. Ils burent ensemble à la peau de bouc, et José Maria, dans

un costume tout-à-fait théâtral, nouveau Fra Diavolo, interrogeait le Français sur ce qu'on disait de lui à Séville, à Grenade et à Cordoue. « Au reste, je leur en ferai voir bien d'autres, aimait-il à répéter.

Vittoria est le centre du pays des Basques, de l'Alava et de la Biscaye. On dirait ici une Espagne nouvelle; pays libres et tout à-fait indépendans, les provinces se gouvernent elles-mêmes, ne sont soumises à aucun impôt, et ne reçoivent pas même de garnison. On est tout étonné dans une grande cité comme Vittoria de ne pas trouver un soldat de S. M. catholique.

Je ne crois pas qu'il existe une ville aux abords plus gracieuse que Vittoria; c'est une population au milieu des jardins; population enjouée, libre, franche d'impôts, véritable république comme il en existe encore en Catalogne; les volontaires royalistes forment toute la garnison, ce qui la rend tout-à-fait dévouée au système de don Carlos. J'ajouterai qu'une administration régulière, suite nécessaire du régime constitutionnel, amènerait l'égalité dans l'impôt, l'abolition de tous ces privilèges de provinces. Il n'est pas étonnant que ceux qui profitent des abus soient en armes pour les protéger et les défendre. C'est le même motif, bien plus encore que l'esprit religieux, qui a préparé la révoite de Bilbao, cité trop active, trop industrielle pour ne pas marcher avec la civilisation.

En quittant Vittoria on entre dans le Guipuscoa, ravissant contrée, admirablement coupée de coteaux boisés, de rivières, de cascades, de maisons aux vieux balcons et aux armoiries biscayennes dentelées; la nature et le travail embellissent les deux côtés d'une route qui se précipite dans la vallée où s'élève sur la montagne.

Les souvenirs de la Suisse m'ont paru monotones en présence du Guipuscoa, de Montdragon à Ernani. Nous touchions à Irun et à la France; le matin nous passâmes la Bidassoa, et l'on me montra à gauche ce point où le drapeau tricolore fut mitraillé, alors qu'une armée française allait frapper le régime des cortès. Je retrouvai ces mêmes couleurs, mais, aujourd'hui, sur l'autre côté du pont, à la cocarde des grenadiers qui gardaient la frontière. Dix ans s'étaient écoulés, et une révolution avait passé entre ces deux époques. (Courrier Français.)

## HYGIÈNE MILITAIRE,

ou  
TRAITÉ SUR L'ART DE CONSERVER LA SANTÉ AUX SOLDATS ET  
A TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

Par le docteur BAILLY,  
Médecin de la Faculté de Médecine, Académie de Paris,  
ancien Chirurgien titulaire des Armées et des Hôpitaux  
militaires, Auteur de plusieurs Ouvrages en médecine,  
etc. etc.

Prix: 1 franc.

Chez l'auteur, médecin-oculiste, rue du Plat, n° 3, à Lyon.

### ANNONCES JUDICIAIRES.

(2591) VENTE JUDICIAIRE  
D'un moulin sur bateau amarré sur le  
Rhône, cours d'Herbouville, commune  
de la Croix-Rousse, dépendant de la  
succession de Régnier père.

Cette vente est poursuivie à la requête de  
M. Jean-Claude Subit aîné, négociant, de-  
meurant à Lyon, quai St-Benoît, agissant en  
qualité de tuteur des enfans mineurs dudit  
Régnier père, lequel fait et continue son élec-  
tion de domicile et constitution d'avoué, en  
l'étude et personne de M<sup>e</sup> Cabias, avoué au  
tribunal civil de Lyon, y demeurant, rue  
St-Jean, n° 5.

En présence: 1° du sieur Bourdois, mar-  
chand de farine, demeurant à la Guillotière,  
subrogé-tuteur desdits mineurs Régnier; 2°  
du sieur Régnier fils aîné, et du sieur  
Lafitte, syndic de sa faillite; 3° et des époux  
Guichardant et Régnier, boulangers à  
Lyon.

En vertu 1° d'une délibération du conseil  
de famille desdits mineurs Régnier, du dix-  
huit octobre mil huit cent trente-deux; 2°  
d'une ordonnance sur requête de M. le prési-  
dent du tribunal civil de Lyon, du neuf sep-  
tembre mil huit cent trente-trois.

Ce moulin sera vendu avec toutes ses ap-  
partenances et dépendances, en l'étude de  
M<sup>e</sup> Farine, notaire à Lyon, place des Car-  
mes, au plus offrant et dernier enchérisseur,  
après l'accomplissement de toutes les forma-  
lités voulues par la loi.

Ladite vente aura lieu à dix heures du ma-  
tin, le dix décembre mil huit cent trente-trois.

### ANNONCES DIVERSES.

(2579) 2) Vendre par suite de décès.—Un  
grand établissement pour la fabrication d'eaux  
minérales, bains et douches d'eaux miné-  
rales, bains et douches de vapeur, et  
vaste maison de santé en plein rapport, d'un  
bénéfice certain prouvé par les inventaires,  
fondé depuis dix ans, dans une position des  
plus agréables (place Bellecour, et desservi  
par un ardin).

Cet établissement possède un brevet de per-  
fectionnement pour la fabrication des eaux  
minérales de tous les pays, n'a besoin d'au-  
cune réparation, la gestion en est des plus fa-  
ciles. Il se compose:

- 1° D'appareils nécessaires à une grande fa-  
brication d'eaux minérales artificielles.
- 2° D'appareils et machines à feu pour la fa-  
brication et administration des eaux miné-  
rales pour douches, bains, lotions, etc.
- 3° D'appareils pour la production et adminis-  
tration de toutes les vapeurs sèches ou hu-  
mides.

4° D'appareils portatifs pour la production  
et administration à domicile de bains ou  
douches de vapeur sèches ou humides.

5° Une grande maison de santé, composée  
de vingt pièces, avec éclairage nécessaire à l'ex-  
ploitation d'un

On donnera toutes les facilités désirables  
pour le paiement. S'y adresser.

(2474) 2) Vendre.—Un fonds de café situé  
place des Célestins.  
S'adresser au bureau du journal.

(2576) 3) A céder.—Etude de notaire à la  
résidence de Chauffailles (Saône-et-Loire).  
On accordera toutes facilités pour les paie-  
mens.  
S'adresser à M<sup>e</sup> Quantin, notaire à Lyon.

(2577) 2) A céder.—Le greffe du tribunal  
de commerce de Mâcon (Saône-et-Loire.)  
S'adresser au receveur de l'enregistrement  
à Ambérieux en Bugey (Ain).

(2584) 2) On demande un professeur de lan-  
gue latine pour un pensionnat aux environs  
de Lyon.  
S'adresser au bureau du journal.

### COURS DE LANGUE ITALIENNE.

Le 2 décembre 1833, M. de CARDELLI, romain,  
ouvrira son cours de langue italienne en 60  
leçons; il aura lieu les lundis, mercredis et  
vendredis, de neuf heures du soir, jusqu'à  
10, place du Plâtre, n° 3, au 2<sup>e</sup>, à Lyon.  
Prix du cours: 60 francs. (2592)

### GUÉRISON RADICALE DES MALADIES

#### DE POITRINE,

Telles que rhumes, toux, catarrhes, asth-  
mes, coqueluches, etc, inflammations d'es-  
tomac et autres, à l'aide du sirop composé  
suivant la formule du célèbre professeur  
Chaussier, par Duvignau, pharmacien, rue  
de Richelieu, n° 66, à Paris.

Prix: 2 f. 50 la bouteille.—Dépôt à Lyon,  
chez MM. Guichard, Vernet, Barre, phar-  
maciens. (2594)

## Maladies Secrètes et cutanées.

### SIROP DEPURATO-LAXATIF de Séné\*

Publié par ordre exprès du gouvernement,  
Préparé par PERENIN, Pharmacien-  
Chimiste, rue du Palais-Grillet ou Puits-  
Pelu, n° 23, à Lyon.

Ce sirop est reconnu par les plus célèbres mé-  
decins du royaume pour être le spécifique le plu-  
puissant pour purifier le sang et opérer la guéris-  
son très-prompte et complète des maladies cuta-  
nées et vénériennes, telles que Dartres, Gales  
répercutées, Boutons, Rougeurs, Pustules,  
écoulemens anciens ou récents, Fleurs blan-  
ches des Femmes, etc, etc.; il remédie égale-  
ment aux accidens mercuriels.

Les cures surprenantes, opérées chaque jour

par ce dépuratif, sont un sûr garant à la con-  
fiance publique dont il jouit constamment, et  
prouvent incontestablement que nulle prépara-  
tion de ce genre ne peut lui être comparée.

\* C. P. 159.

On fait des envois (Ecrire franco.) Des dépôts  
existent en France et à l'étranger. (2350 14)

### PASTILLES DE CALABRE, De POTARD, pharmacien, rue St-Honoré, n° 271, à Paris.

Elles offrent aux personnes enrhumées ou af-  
fectées d'asthmes ou de catarrhes un moyen de  
guérison aussi prompt qu'agréable. Elles calment  
la toux, facilitent l'expectoration, et n'ont pas  
l'inconvénient d'échauffer; leur usage habituel  
entretient la liberté du ventre.

Seuls dépôts à Lyon, chez M. Bonnet, parfumeur,  
place Bellecour, n° 22; Macors jeune, pharma-  
cien, rue Puits-Gaillet. Chaque boîte doit porter  
la signature de POTARD. (2593)

## Précieuses DÉCOUVERTES.

### SIROP APÉRITIF,

Reconnu éminemment anti-syphilitique au  
moyen de nombreuses expériences faites  
par le sieur BOUCHU, élève de l'École  
Spéciale de Strasbourg, pharmacien,  
rue St-Jean, n° 48, à Lyon.

De tous les médicamens employés jusqu'à ce  
jour, pour les maladies secrètes, il n'en est au-  
cun qui, doit être préféré au Sirop Apéritif,  
approuvé par les facultés de France et de  
l'étranger. Ce Sirop, purement végétal, fait dis-  
paraître en peu de jours, la Syphilis la plus  
compliquée; et avec elle, toutes affections mor-  
bifiques contractées depuis longues années par  
des prises ou frictions mercurielles. (Prix de la  
bouteille, 10 fr., demi-bouteille, 5 fr. 50 c.)

## Traitement pour la Gale.

On trouve encore dans la pharmacie du sieur  
Bouchu, une pommade sans odeur, également  
exempte de mercure et propre à guérir, dans un  
court espace de temps, les gales opiniâtres, ré-  
centes ou invétérées, ainsi que les dartres et toute  
autre maladie cutanée. (Prix du traitement: 5 fr.)

### Sirop de Calabre.

La vertu que possède le Sirop Pectoral de Cala-  
bre, contre les maladies de poitrine, le mettent  
sans contredit, beaucoup au-dessus de tous ceux  
tant vantés de Vélar, de Mou-de-Veau, etc. Ce  
précieux médicament, est un béchique très-ef-  
ficace dans l'Asthme, les Catarrhes rebelles, la  
Coqueluche, et fait abondamment expectorer  
dans la Phthisie; il excite l'appétit, purge les  
Sérosités, et enfin détruit rapidement les Péri-  
neumonies les plus intenses. (Prix du flacon:  
2 fr. 50 c.)

Le sieur Bouchu, a l'honneur de prévenir le  
public, que toutes les opérations exigées par les  
maladies dont il est ici question, se feront chez  
lui gratuitement. Les malades seront traités  
sous le sceau du plus inviolable secret.

Pour éviter la contrefaçon, chaque flacon sera  
ficelé et revêtu du sceau et de l'étiquette du  
préparateur; sur laquelle sera apposée sa signa-  
ture. (2325 16)

GRAND-THÉÂTRE.  
Les Etourdis, comédie. — Fra - Diavolo,  
opéra.

CÉLESTINS.  
Les Malheurs d'un Amant heureux, vaud.  
— Kiouny, vaud.

BOURSE DE LYON du 20 novemb. 1833.  
5 p. 0/10 au comptant, "  
fin courant, "  
3 p. 0/10 au comptant, 74 85  
fin courant, 76 30

BOURSE DE PARIS du 18 novembre.  
Cinq p. 0/10, 102f 30 102f 30 102f 25 102f 20  
—fin cour., 102f 40 102f 40 102f 35 102f 35  
Emp. 1831, "  
Quat. p. 0/10, 90f  
Trois p. 0/10, 75f 5 75f 75f 74f 95  
—fin cour., 75f 40 75f 40 74f 90 74f 90  
Ren. de Nap., 91f 25 91f 35 91f 30 91f 30  
—fin cour., 91f 20 91f 40 91f 20 91f 40  
Emp. d'Esp., 77f 3/8  
Rent. perp., 61f 3/4  
Cortès, 16f 3/4  
Emp. rom., 88f 1/2  
Emp. belge, 96f 1/4  
Em. d'Haiti, "  
Act. de la b. 172f 50  
Quat. cana., "  
Caisse hyp., "

COURS DES MARCHANDISES du 18.  
Colza, disp., 102 à 103  
—Courant du mois, 104 à 105  
—décembre, 105  
—4 premiers mois, 105  
—Lille, 96 50 à 96  
—Voiture, 7  
3/16 disp., 162 50  
—courant du mois, 162 50  
—décembre, 162 50  
—2 premiers mois 1834, 160  
Café St-Domingue, 26 3/4 à 27  
—Martinique, 30 à 30 1/2  
—Moka, 20 à 39 1/2  
Sucre brut, bonne 4<sup>e</sup>, 70 50 à 71  
Savon, les ordres, 120 esc. 17 1/2  
—Dispon., 120 18 1/2  
—2 décembre, 120 18  
—6 prem. mois 1834, 120 19

AMÉDÉE ROUSSILLAC.

Typographie de L. BOUTEL, quai Saint-  
Antoine, n. 36.